

Huron. Il célébra la messe, bénit un mariage, baptisa 24 enfants, et écrivit à M^{re} Plessis pour le supplier de faire visiter de temps à autre, par un prêtre, les 500 catholiques, Canadiens, pour la plupart, qui vivaient dans cette ile.

Le 7 août 1822, il faisait son entrée solennelle à Saint-Boniface. Tous les colons, prévenus de son retour, étaient accourus pour saluer le nouvel évêque et recevoir sa bénédiction.

Un vieil employé de la Compagnie du Nord-Ouest, venu du Nord, se trouvait par hasard dans les environs du fort Douglas lorsqu'il entendit retentir les salves d'artillerie et les cris de joie qui saluaient l'arrivée de M^{re} Provencher. Désireux de connaître le motif de ces manifestations enthousiastes, il vint se mêler à la multitude qui couvrait le rivage et demanda pour qui et pour quoi on faisait tant de bruit.

— C'est l'évêque qui arrive, dit-on.

— Quoi! s'écria le vieux métis, un évêque par ici? *Eh ben, c'est ben le diable!*

Le brave homme n'avait jamais vu d'évêque, et il n'en connaissait que le nom. Quand le prélat eut débarqué, il ne pouvait se lasser de contempler sa haute taille et d'admirer la bonté qu'il témoignait à l'égard de tous, grands et petits, riches et pauvres.

Les habitants de la Rivière-Rouge avaient bien raison de se réjouir; le retour du prélat devait ouvrir une ère de prospérité, inconnue jusqu'alors dans la région.

V. M^{re} PROVENCHER SAUVEUR ET CIVILISATEUR DE LA RIVIÈRE-ROUGE — UN EVÊQUE LABOUREUR

Deux fois détruite par la Compagnie du Nord-Ouest, en 1815 et en 1816, la colonie de lord Selkirk n'était pas remise de ses désastres à l'arrivée des missionnaires, en 1818. Pendant quatre années consécutives, elle fut ravagée par les sauterelles et, maintes fois, ses habitants manifestèrent l'intention d'émigrer. Ce fut la présence des missionnaires, et surtout celle de l'évêque,

qui donna de la stabilité à la colonie en y rétablissant la paix, en y faisant renaitre le courage et l'espérance. Après chaque lutte, après chaque épreuve, toutes les familles, réconciliées et rassurées par la religion, reprenaient le travail avec ardeur.

Ce pays, qui jusqu'alors n'avait offert que le spectacle de la division, de la haine et de la vengeance, voyait tout à coup l'union régner entre ses habitants, sans distinction de croyances ni de races.

Cette bonne entente entre tous les colons de la Rivière-Rouge est un fait qui mérite d'être signalé, surtout quand on sait qu'en Amérique presque toutes les colonies, formées d'un mélange de différentes races, ont commencé par les plus déplorables luttes religieuses. A la Rivière-Rouge, au contraire, les colons étaient comme les membres d'une même famille. Anglais, Écossais, Irlandais, Canadiens et métis, tous vivaient en parfaite harmonie, heureux de se rendre service les uns aux autres.

Les exhortations de M^{re} Provencher, non moins que ses exemples, amenèrent ce résultat. Aussi l'évêque était-il vénéré des protestants presque autant que des catholiques. Plus d'une fois, des anglicans et des méthodistes se recommandèrent à ses prières. L'un d'entre eux lui demanda même un jour de célébrer deux messes pour attirer sur sa famille et sur son travail la bénédiction du ciel.

A l'arrivée des missionnaires, la population, habituée à la vie nomade des prairies, était ignorante et avait des mœurs se rapprochant de celles des sauvages. Les idées d'art, de métier et d'agriculture lui étaient complètement inconnues. La tâche de M^{re} Provencher et de ses compagnons fut de prendre ce peuple et de l'élever.

A Pembina, M. Dumoulin avait donné des leçons d'agriculture. A Saint-Boniface, M^{re} Provencher en faisait autant. Il ne craignait pas de mettre la main à la charrue et à tous les outils agricoles. Longtemps après sa mort, les vieillards rappelaient à leurs enfants que c'était le prélat, « leur bon père », comme ils se plaisaient à le